

Roland Fichet

Plage
de la Libération

THEATRALES

edilig

66, 20
ROLAND FICHET

PLAGE
DE
LA LIBÉRATION

*Édité avec le concours
du Centre national des lettres*

COLLECTION « THÉÂTRALES »

ROLAND FICHET

PLAGE DE LA LIBÉRATION

Édité avec le concours
du Centre national des lettres

COLLECTION • THÉÂTRALES •

De l'écriture au théâtre

Bibliothèque ÉDILIS - Collection Théâtre

De la poésie pour mémoire 1985

1^{er} tirage 1985

A Jean-Pierre Engelbach
qui a suscité chez moi
le désir d'écrire cette pièce

La libération est un acte de violence. Elle est le résultat d'une lutte, d'une lutte qui a été longue, douloureuse, sanglante. Elle est le fruit d'une victoire, d'une victoire qui a été coûteuse, d'une victoire qui a été achetée au prix de la vie de millions d'hommes. Elle est le début d'une nouvelle ère, d'une nouvelle ère qui est pleine de espoirs, de espoirs qui sont fondés sur la justice, sur la liberté, sur la paix. Elle est le début d'une nouvelle vie, d'une nouvelle vie qui est pleine de joie, de joie qui est fondée sur l'union, sur l'union qui est le fruit de la libération.

Libération fait partie de ces mots-païens, de ces mots qui ont été utilisés à travers les siècles pour désigner la fin de la tyrannie, l'apogée d'une lutte, le début d'une nouvelle ère. Mais, au-delà de ces mots, il y a une réalité, une réalité qui est celle de la libération, de la libération qui est le fruit de la lutte, de la lutte qui est le fruit de la violence.

J'aime que Roland Fichet, à travers sa pièce, nous rappelle la libération, la libération qui est le fruit de la lutte, de la lutte qui est le fruit de la violence. J'aime que Roland Fichet, à travers sa pièce, nous rappelle la libération, la libération qui est le fruit de la lutte, de la lutte qui est le fruit de la violence. J'aime que Roland Fichet, à travers sa pièce, nous rappelle la libération, la libération qui est le fruit de la lutte, de la lutte qui est le fruit de la violence.

Du même auteur :

Éditions EDILIG — Collection Théâtrales :

De la paille pour mémoire 1985

Le lit 1985

Plage de la Libération 1988

« Plage de la Libération »

est le produit d'une commande de Théâtrales
à l'auteur aidée par :

- L'Année internationale de la jeunesse 1985.
- La direction du Théâtre du ministère
de la Culture 1986.

« THÉÂTRALES »

Collection dirigée

par Jean-Pierre Engelbach et Jacques Pellissard

Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente
THÉÂTRALES - 4, rue Trousseau, 75011 Paris

Maquette : Yves Raynaud.

Tous les droits de reproduction même partielle par quelque procédé que ce soit
réservés pour tous pays. Copyright EDILIG, 3, rue Récamier, 75341 Paris
Cedex 07. ISBN 2-85601-200-0 - ISSN 0293-2717.

PLONGER DANS LA MÉMOIRE

Il y a des mots qui sonnent dru. L'Histoire — notre mémoire donc — est ponctuée de ces mots-là. Surgis d'on on ne sait quelle bouche (comme les slogans d'une manifestation de rue), ils s'imposent à l'imagination de tous par leur force d'évocation, leur propension à saisir le mouvement de la vie, à mêler l'histoire de tous et celle de chacun. Condensation d'espoirs et de souffrances, d'utopie et de tragédie, les mots-clés, les mots-éponges, s'égrènent étrangement au long des siècles. Renaissance, Lumières, Révolution, Restauration, Commune, Grande Guerre, Occupation, Résistance... disent l'interminable poème de l'aventure humaine, la difficulté d'être dans un monde dont le sens ne cesse d'échapper.

Libération fait partie de ces mots-poèmes. Il dit la formidable exaltation de la liberté retrouvée, la fin de la tyrannie, l'espoir d'une vie nouvelle délivrée de toutes les oppressions ; mais aussi la souffrance de quatre années de privations, le poids de l'angoisse, de la peur et de la trahison.

J'aime que Roland Fichet, déjouant les pièges de la commémoration héroïque — mais peut-être pour mieux approcher les mystères de l'héroïsme — ait d'abord songé pour écrire sa pièce, avant l'indispensable compilation des livres et des événements, à sonder les entrailles du mot. Il l'a pris sans vergogne, l'a regardé d'un œil froid, avec ce brin de désinvolture propre à ceux qui se méfient des monuments par trop solennels, l'a retourné dans tous les sens, l'a nourri des souvenirs de quelques grands mythes littéraires (Antigone, bien

sûr...) et puis il l'a fait sonner aux oreilles des gens de sa région des Côtes-du-Nord. Pour entendre ; et pour voir comment depuis quarante ans le mot avait fait son chemin dans les consciences.

Il est revenu de cette plongée dans la mémoire plein de ces récits, petites et grandes épopées, qui font encore aujourd'hui l'arrière-plan mythique de nos vies. Il a été frappé par les faits d'armes, les actes de courage, mais aussi par les silences, les interdits, les confusions, les rancœurs que le mot provoque. Il a découvert quelles étranges passerelles s'étaient établies d'une guerre à une autre, d'une génération à une autre, d'une idée à une autre. Rouges et blancs, collaboration et résistance, nationalisme breton, guerre d'Algérie, communisme et gaullisme, tout se mêle dans un écheveau singulier où rien ni personne n'est jamais oublié ; tant il est vrai que ce qu'on appelle la mémoire collective est fait de la grande comme des petites histoires.

Ce sont aujourd'hui ces visions multiples, ces personnages incertains d'eux-mêmes, qui nourrissent son texte et la fable toute contemporaine qu'il nous raconte.

Ce faisant, il renoue de façon neuve (c'est-à-dire loin des clichés du théâtre prédicant) avec une vocation très ancienne du théâtre et par trop oubliée en France ces dernières années, une vocation politique — ou civique comme on veut — qui fait du théâtre le lieu où se revivent dans le simulacre de nos conduites les grandes passions de notre vie collective ; le lieu où se débusquent, derrière les mythes consensuels des « équilibres sociaux », les blessures toujours vives de l'Histoire et les traces sanglantes qu'elles ont laissées dans les cœurs et les consciences.

L'Histoire est une tragédie. Roland Fichet le sait, qui met en scène, à travers ces figures de « résistants » ou ces autres de « collabos », non pas l'utopie douteuse d'une « réconciliation nationale », mais l'espoir raisonné d'un dépassement historique par la vérité assumée et

l'attention à l'autre. Une tragédie optimiste en quelque sorte... et une façon tonique et claire, loin des trop faciles anathèmes, de lutter contre ces « bêtes immondes » que nous avons vu ressurgir avec l'arrogance que l'on sait, en cette année 1988.

Une dernière chose enfin, sans laquelle le théâtre n'est rien : Roland Fichet est un poète. C'est dire que son texte est plein ; plein d'harmonies et de sens, de résonances fugitives ou secrètes. De cela aussi, le théâtre français d'aujourd'hui a vitalelement besoin.

René Loyon
(mai 1988)

Roland Fichet

- Né le 16 juin 1950.
- 1972-1973, maîtrise de lettres sur le théâtre en Bretagne. Participe à la fondation et à l'animation du laboratoire d'Études Théâtrales de l'Université de Haute-Bretagne.
- 1976, création collective : « *Histoires de gens sans importance* ».
- 1978, fondation du Théâtre de Folle Pensée à Saint-Brieuc, dont il assure la direction jusqu'à ce jour.
- 1978-1980, écriture et mise en scène de trois pièces commandées par le CAC de Saint-Brieuc : « *Le jeu et la chandelle* » (1979), « *Joseph Grosœil* » (1979), « *Peau de femme* » (1980).
- 1982, adaptation et mise en scène de « *Bœufgorod* », d'après le Sang Noir de Louis Guilloux. Coproduction CAC de Saint-Brieuc, Festival des Tombées de la Nuit de Rennes.
- 1983, écriture et mise en scène de « *De la paille pour mémoire* », coproduction CAC de Saint-Brieuc.
- 1984, écriture de « *Les 7 personnalités de Loulou Gouac 'h* ». Mise en scène de Jean-François Chaintron, coproduction Centre dramatique national de Rennes-CAC de Saint-Brieuc.
- 1985, écriture de « *Le lit* ». Mise en scène Bernard Colin. Coproduction Maison de la Culture de Rennes-CAC de Saint-Brieuc.
- Fin 1985, écriture de « *Les citrons verts* » micro-pièces comiques.

- 1986, écriture de « *Le verger des délices — I — Les pépins* », coproduction CAC de Saint-Brieuc. Commande par les Éditions Théâtrales d'une pièce : « *Plage de la Libération* ».
- 1987, « *Plage de la Libération* ».
« *Le Moine brouteur* », création au CAC de Saint-Brieuc.
« *S.O.S. Vénus coule !* », création au Festival de Sarrebrück. Mise en scène Alain Le Boulaire.
- Décembre 1987-avril 1988, boursier du Centre national des lettres. Résidence d'écriture à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon.
- Création en 1989 de « *Plage de la Libération* » dans une mise en scène de René Loyal.

PERSONNAGES

Noël Villigan, né en 1920. Capitaine Grenadieu. Maire d'Ollifaux. Patron d'un chantier de bateaux de pêche.

Nicole Villigan, née en 1958. Fille de Noël. Travaille au programme européen EUREKA.

Yannick Villigan, né en 1968. Fils benjamin de Noël. (N'apparaît pas physiquement.)

Bourgui (Adrien Le Fur), né en 1939. Marin. Ancien d'Algérie.

Sousoff (Pierre Croq), né en 1921. Résistant. Ouvrier chez Noël Villigan.

Photographe (Antoine de Lotime), né en 1930. Propriétaire terrien. Vit de la location de ses fermes. Accusé de collaboration.

Léa Zakrewski, née en 1925. Vit de façon marginale. A fait de multiples travaux. Accusée de collaboration.

Hans Lübe, né en 1959. Allemand. Architecte. Époux de Nicole.

Geneviève Villigan, femme de Noël Villigan. (N'apparaît pas physiquement.)

Corentin Runavotte, né en 1893, mort le 12 avril 1943, tué par le résistant Noël Villigan. (N'apparaît pas physiquement.)

Une plage bordée d'un côté par la mer, de l'autre par la falaise. On peut accéder à la plage par un petit tunnel creusé dans la falaise ou par le raidillon abrupt emprunté autrefois par les résistants, ou encore, à marée basse, par la grève.

De l'autre côté de la falaise, la petite ville d'Ollifaux.

I

Bruit d'explosion. Sur la plage, Nicole Villigan qui s'est assoupie sursaute. Le jour se lève. Nicole chante, seule, vêtue de sa robe de mariée.

1 — Où allez-vous ma jolie fille ?
Je m'en vais chercher des crabes, monsieur, dit-elle.
Vous épouserai-je ma jolie fille ?
Oh oui, s'il vous plaît, mon bon monsieur, dit-elle.
Et de quel pays êtes-vous ma jolie fille ?
Mon corps est mon seul pays, monsieur, dit-elle.
Alors je ne puis vous épouser, ma jolie fille.
Personne ne vous l'a demandé, monsieur, dit-elle.

Hans Lübe survient. Il cherche Nicole, sa femme. Elle se dérobe à ses yeux. Hans quitte la plage.

2 — Où allez-vous ma jolie fille ?
Je m'en vais me marier, monsieur, dit-elle.
Me prendrez-vous pour amant ma jolie fille ?
Oh oui, s'il vous plaît, mon beau monsieur, dit-elle.
Et comment se nomme votre promis, ma jolie fille ?
Il est Allemand, monsieur, dit-elle.
Alors je ne serai pas votre amant, ma jolie fille.
Personne ne vous l'a demandé, monsieur, dit-elle.

Noël Villigan entre furtivement : il observe sa fille.

Villigan : Mariage pluvieux, mariage heureux. Tu veux une cigarette ?

Nicole : Il a plu modérément.

Villigan : Pendant le bal il en est tombé un bon paquet.

Nicole : Tu étais dehors ?

Villigan : Non. Juste un petit tour. Tu es contente ?

Nicole : Ça fait bizarre.

Villigan : J'ai soif. Ça donne soif. C'est un drôle de fusil.

Nicole : Qui ça ?

Villigan : Ton Allemand. Sérieux comme un pape.

Nicole : Tu l'impressionnes.

Villigan : C'est lui qui m'impressionne. Moi qui prenais les Allemands pour des balourds !

Nicole : C'était quoi, cette explosion ?

Villigan : Un fou. Sacrebleu ! Déjà huit heures !

Nicole : Un fou ? Tu as beaucoup de soucis ?

Villigan : Je n'ai plus autant de force.

Nicole : Tu as froid ?

Villigan : Mais non je n'ai pas froid.

Nicole : Si tu veux je vais te chercher une veste à la maison.

Villigan : Puisque je te dis que je n'ai pas froid. Occupe-toi plutôt de toi. Tu ne vas pas rester dans cette tenue toute la journée.

Nicole : Elle ne te plaît pas ma robe de mariée ?

Villigan : Si, mais hier c'était hier et aujourd'hui c'est aujourd'hui.

Nicole : Déjà une nuit de passée... Yannick avait

vraiment une dégaine impossible avec tout ce cuir et cette coiffure.

Villigan : Tu ferais mieux de penser à Hans et laisser Yannick tranquille.

Nicole : Quelle mouche te pique ? J'ai toute ma vie pour penser à Hans. Je voulais te dire un mot à propos de Yannick.

Villigan : Il est à l'hôpital.

Nicole : Qui ?

Villigan : Yannick.

Nicole : Yannick est à l'hôpital ?

Villigan : Oui.

Nicole : Tu l'as battu ?

Villigan : Ton frère a fait sauter le monument aux morts et s'est blessé. Me voilà dans de beaux draps.

Nicole : Gravement ?

Villigan : Je ne sais pas. Reste ici. Reste avec moi.

Elle marche un peu le long de la plage puis revient.

Nicole : Tout petit il avait beaucoup de mal à dormir. Souvent je lui ai chanté des chansons pour l'aider à entrer dans le sommeil. Cette nuit il n'a pas pu dormir. Moi non plus. Il n'a pas pu se coucher. Papa ne me touche pas. Ne me donne pas de conseils.

Villigan : Le monument aux morts, tu te rends compte ?

Nicole : Tu sais faire face à toutes les situations non ? Tu es un chef. Toujours tu nous as montré du doigt les chemins que nous devons suivre. Toujours. Tu es partout et les gens d'Ollifaux ne cessent de

répéter : « Avec Noël Villigan pas de problèmes. C'est un homme capable ! » On peut compter sur toi pour élargir les rues, ravalier les façades, arbitrer les conflits du chat et du chien... Tu vas courir après les morts en cavale ? Tu ne penses pas à Yannick tu penses aux mesures que tu vas prendre. Ne prends pas de mesures. Ne fais rien. Tu souffres ?

Villigan : Je ne souffre pas.

Nicole : Tu ne souffres pas tu agis déjà. Tu ne sais pas ne pas agir. Il faut que tu juges, que tu organises, que tu définisses la place de chacun. Tu m'as imposé ton regard ; ton regard sur le monde, sur les choses, sur les hommes. Je n'ai jamais pu voir les habitants d'Ollifaux autrement que répartis en groupes étanches : les braves gens, les pauvres types, les remarquables, les vipères — Léa Zackrewski c'est une vipère ! — J'ai mis du temps à comprendre que les vipères ne votaient pas pour toi et discutaient tes décisions, que les remarquables t'avaient inconditionnellement suivi et soutenu à l'époque de la Résistance et à la Libération, qu'il fallait serrer la vis aux pauvres types sans les effrayer et caresser les braves gens dans le sens du poil. Quand j'ai voulu faire glisser tel ou tel d'une case dans une autre tu l'as très mal pris. Yannick lui, a insisté ; il a tellement insisté que tu as fini par lâcher prise. Photographe est devenu son ami, malgré toi. Aujourd'hui il a cassé ton monde.

Villigan : Je suis responsable de ce que vient de faire Yannick : voilà ton opinion. Merci ma fille. Que tu parles de Photographe en un moment pareil me va droit au cœur.

Nicole : Papa...

II

Bourgui et Sousoff arrivent. Ils cherchent Villigan mais ils sentent qu'il ne souhaite pas être abordé. Noël Villigan s'éloigne, s'assied contre un rocher. De la plage on ne le voit plus. Nicole s'en va. Pendant toute leur conversation Bourgui et Sousoff tiennent compte de la présence de Villigan.

Bourgui : Arrête de te frotter les cuisses tu vas les user.

Sousoff : Le patron a perdu la tête.

Bourgui : Tu m'étonnes.

Sousoff : Moi je pense à la mère ; je pense à la mère. Je la connais depuis le berceau ; c'est presque ma sœur. Cré nom de Dieu c'est une sale affaire. Il y a du secret là-dedans. Ce gosse-là n'a pourtant pas été malmené. J'ai une sueur de colère qui me rend tout humide : c'est pas bon pour mon estomac. Est-ce que je t'ai déjà dit que j'aurais voulu voyager ?

Bourgui : Tu me l'as déjà dit plus de cent fois.

Sousoff : Je n'avais pas la santé pour ça. Faut une sacrée santé pour passer du chaud au froid, du froid au chaud, des forêts dans les villes, des villes à la campagne et tout le reste : les serpents, les scorpions, les moustiques, la nourriture... Et puis mon père était paysan, ça ne dispose pas aux voyages.

Bourgui : Première nouvelle !

Une plage de Bretagne, quarante ans après la guerre. Le jeune résistant de l'époque est devenu le maire de la petite ville d'Ollifaux. Ce jour-là, sa fille Nicole épouse Hans Lübe un jeune Allemand pendant que son fils Yannick dynamite le monument aux morts. L'histoire qui structure Ollifaux est brutalement convoquée : les bouches s'ouvrent, les cadavres sortent des placards.

La mémoire de la guerre et de la Libération continue de nourrir les comportements individuels et collectifs contemporains, cette pièce nous le fait toucher du doigt. Qu'il s'agisse du procès Barbie, de l'héritage gaulliste, de la Résistance, etc., nos imaginaires et nos consciences sont sans cesse alertés, questionnés, ébranlés. Ces années-ci plus que jamais.

Croisant une écriture résolument contemporaine et des situations fortes, Roland Fichet fait surgir sur cette plage des pans de notre Histoire et la hisse, cette Histoire, sur la scène. Il nous livre aujourd'hui une pièce vibrante et dense qui éclaire le présent et suggère l'avenir.

65 1198/4



9 782856 012000

ISBN : 2-85601-200-0
66 F